

UN GENRE DE L'ENTRE-DEUX :
LA CHRONIQUE ÉTRANGÈRE DANS QUELQUES REVUES FRANÇAISES
ET AMÉRICAINES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Céline Mansanti

Nombreuses sont les formes prises par l'échange culturel dans les revues françaises et américaines de l'entre-deux-guerres. La traduction en est peut-être l'aspect le plus évident, et représente une contribution primordiale à la circulation des textes, en même temps qu'elle suppose un travail considérable, susceptible d'absorber une grande partie de l'énergie nécessaire au fonctionnement d'une revue. Lorsque les contraintes liées à l'activité de traduction (temps, financement) sont trop lourdes, et remettent en cause la périodicité, voire l'existence de la publication, la publication dans la langue d'origine – la simple citation – peut représenter un pis-aller intéressant, surtout pour les revues d'exil qui comptent avec un lectorat en partie bilingue. Enfin, en plus de faire circuler des reproductions d'œuvres et des textes – qu'ils relèvent de la littérature ou des sciences humaines –, nombre de revues choisissent de développer parallèlement un discours critique, qu'il porte ou non sur des objets exposés dans leurs pages. Le compte rendu, l'essai, la chronique étrangère, plus rarement l'éditorial, leur permettent alors de prendre position dans un débat international.

Relevant à la fois du compte rendu et de l'essai, sans s'y résumer, la chronique étrangère représente dans ce paysage une curiosité qui mérite l'attention. À bien des égards, les chroniques étrangères représentent une figure de l'entre-deux. La définition de leur contenu fait que leurs auteurs se demandent : que dire ? S'agit-il de définir un « génie » national ? De lister les productions les plus significatives du pays concerné ? Et quel style adopter ? S'agit-il de « fournir de bons renseignements ? », s'interroge le critique américain Gorham B. Munson. Sont-elles « au premier chef des exercices de style »¹, attribués à des écrivains reconnus (Joyce, Mann), ou, à défaut, à des figures mineures qui peuvent y voir l'occasion d'exprimer leur talent littéraire ? Une question, et non des moindres, concerne l'origine de la parole. D'où parle-t-on ? Car les auteurs de chroniques étrangères peuvent

¹ Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, n° 28, 15 avril 1925, p. 495-496.

aussi bien être des étrangers qui parlent du pays dans lequel ils vivent que des autochtones qui relatent leur récit de voyage : *Europe* fait aussi bien appel à René Lalou, qui évoque un voyage aux États-Unis, qu'à Gorham B. Munson ou Waldo Frank, qui se prononcent sur les États-Unis en qualité d'Américains. La donne peut être plus complexe, lorsque des étrangers (Hemingway) relatent un voyage dans un pays tiers (l'Espagne) dans une revue d'exil dont le lectorat est lui-même mélangé (la *transatlantic*, conçue à Paris, mais également publiée à Londres et à New York). Objet hybride, et donc espace de liberté, la chronique étrangère trouve sa place dans diverses revues, qui ont souvent en commun des préoccupations humanistes pouvant s'inscrire aussi bien dans des publications établies (le *Mercur de France*) que dans un projet moderniste (*The Dial*, la *transatlantic*). Observer de plus près les formes que prennent ces chroniques peut permettre de tracer des continuités entre tradition humaniste, bon goût à la française, et revendications modernistes.

CHRONIQUES ETRANGERES ET VALEURS HUMANISTES

Une première constatation s'impose : si le terme « Letters » (« London Letter » ou « Paris Letter » dans *The Dial* par exemple) figure souvent dans les titres des chroniques étrangères publiées dans les revues anglophones, de la même façon que « Lettres » en français (à l'instar de la « Lettre d'Afrique » de Maupassant dans *Le Gaulois* du 20 août 1881), l'anglais a plus de difficultés à désigner ces mêmes chroniques dans le discours critique. « Chronicle » et « chroniclers » existent, mais sont bien moins fréquents qu'en français. Ainsi, dans un récent article publié dans *The Oxford Critical and Cultural History of Modernist Magazines*, John Attridge préfère parler, en français dans le texte, de « chroniqueurs » et de « chroniques on foreign literatures »². Un tel choix ne manque pas d'évoquer l'importance de la France dans l'histoire de la chronique, en particulier de la chronique étrangère, qui jouissait d'une place de choix dans le monde littéraire français de la fin du XIX^e siècle. La plupart des grands écrivains de l'époque s'illustrent alors dans ce genre : Zola, chroniqueur entre 1876 et 1880 au *Messenger de l'Europe*, revue mensuelle de Saint-Pétersbourg, Maupassant, qui signe des chroniques pour *Le Gaulois*, le *Gil Blas*, *Le Figaro* et *L'Écho de Paris*, mais aussi Flaubert, les Goncourt, Champfleury, Anatole France, Villiers de L'Isle Adam, ou encore Octave Mirbeau. C'est une époque, où, comme Blaise Wilfert-Portal l'a montré, les revues jeunes et les revues plus établies contribuent puissamment à l'importation de la littérature

² John Attridge, « Eclecticism and its Discontents: *Les Écrits nouveaux* (1917-22) and *La Revue européenne* (1923-31) », dans *The Oxford Critical and Cultural History of Modernist Magazines*, dir. Peter Brooker et Andrew Thacker, Oxford, Oxford University Press, 2013, vol. III, p. 203-218.

étrangère en France, que ce soit pour nourrir le rêve d'une république cosmopolite des lettres, ou, plus prosaïquement, pour répondre à la demande d'un public bourgeois pour qui la connaissance des littératures étrangères fait partie des exigences de l'éducation et du bon goût³. L'importation littéraire – dont la chronique étrangère est une modalité – s'inscrit ainsi dans une tradition humaniste, que réactive pour les revues de la génération suivante le traumatisme de la première guerre mondiale.

Fondée en 1923 par Romain Rolland, *Europe* affirme dès son premier éditorial, par la voix de son rédacteur en chef René Arcos, vouloir s'adresser « à tous les peuples [...] dans l'espoir d'aider à dissiper les tragiques malentendus qui divisent actuellement les hommes »⁴. Ce cap est réaffirmé à plusieurs reprises. Le numéro d'avril 1930 s'ouvre sur un texte de Jules Romains intitulé « Pour que l'Europe soit ». En janvier de la même année, dans la chronique « Les États-Unis d'Amérique et les autres », l'Allemand Emil Ludwig pense qu'« une Europe unifiée devrait pouvoir éviter les défauts de la Société des Nations ». À ce titre, ajoute-t-il, « L'Amérique est un exemple, sans être un modèle »⁵. Ce double détour par l'étranger, à une époque où l'Allemagne est encore considérée par beaucoup comme l'ennemie, et les États-Unis comme un objet de fascination et de crainte mêlées, témoigne de la volonté politique d'*Europe*, qui, à l'instar du *Mercure de France*, n'hésite pas à multiplier les chroniques étrangères en provenance du monde entier : chroniques néerlandaise, autrichienne, japonaise, allemande, anglaise, tchèque, américaine, catalane, italienne, polonaise, hongroise se succèdent. En juin 1938, alors même que la perspective d'une nouvelle guerre semble inéluctable, *Europe* fait preuve de son incroyable capacité de mobilisation en lançant une nouvelle rubrique, intitulée « Nouvelles du vaste monde » et précédée de ce chapeau :

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs qu'une entente avec l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture, à qui nous réservons 16 pages chaque mois, nous permettra désormais de publier des lettres des meilleurs écrivains étrangers suivies de brèves nouvelles de divers pays qui permettront de se faire une idée de la vie intellectuelle du monde entier⁶.

Pearl Buck, Léon Pierre-Quint, Upton Sinclair, Van Wyck Brooks, Dashiell Hammett y contribuent pour les États-Unis.

³ Voir Blaise Wilfert, « Cosmopolis et l'homme invisible : les importateurs de littérature étrangère en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 144, 2002, p. 33-46.

⁴ René Arcos, « Patrie européenne », *Europe*, vol. I, n° 1, 15 février 1923, p. 110.

⁵ Emil Ludwig, « Les États-Unis d'Amérique et les autres », *Europe*, vol. XXII, n° 85, 15 janvier 1930, p. 130 et 136.

⁶ « Nouvelles du vaste monde », *Europe*, n° 186, 15 juin 1938, p. 262.

Créée la même année qu'*Europe*, *La Revue européenne*, quoique bien plus modeste que sa consœur, partage son internationalisme, grâce notamment à l'investissement de Philippe Soupault, un de ses co-fondateurs avec Edmond Jaloux et Valéry Larbaud. Comme c'était le cas pour *Europe*, la force du projet politique de *La Revue européenne* est soutenue par la richesse de ses chroniques étrangères. Sous la double houlette de Larbaud et de Soupault, les États-Unis sont bien représentés avec deux chroniques de Robert McAlmon (sur « La prose en Amérique », en avril 1923, puis sur « La peinture en Amérique », en janvier 1924), un article de Larbaud lui-même (qui présente *The Great American Novel* de William Carlos Williams en novembre 1923), une chronique de John Rodker (qui envoie en mars 1924 une « Lettre de New York »), avant que René Lalou ne prenne le relais plus régulièrement, sa chronique « Les lettres anglo-américaines en France » paraissant en février 1925, en septembre 1925, en janvier 1926, en novembre, et en décembre 1926. Comme *Europe*, *La Revue européenne* s'intéresse à l'actualité culturelle d'autres pays, qu'il s'agisse de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Russie, de la Belgique, de la Roumanie, de l'Italie, ou encore de l'Argentine.

Bien que son projet soit moins explicitement politique que ceux d'*Europe* ou de *La Revue européenne*, et repose plus particulièrement sur des préoccupations littéraires, c'est également le souci d'une alliance internationale durable qui anime *The transatlantic review*, fondée par le Britannique Ford Madox Ford à Paris en janvier 1924. Ford assigne à sa nouvelle revue une mission politique qui ne manque de faire écho aux propos d'Emil Ludwig un an plus tôt dans *Europe* :

Le but de cette Revue est de contribuer à faire advenir un état de fait dans lequel on considèrera qu'il n'y a pas de littératures anglaise ou française – ou russe, italienne, asiatique ou teutonne d'ailleurs : il n'y aura que la Littérature... Quand ce jour viendra, nous aurons une ligue des nations qu'aucun diplomate ne pourra détruire, car aucun défenseur d'intérêts commerciaux, aucun traceur de frontières ne pourra s'introduire dans son comité⁷.

À un système politique mondial défaillant, Ford Madox Ford oppose une communauté idéale, composée des collaborateurs et des lecteurs de sa revue : « Le Nous de la *Transatlantic*

⁷ Ford Madox Ford, « Prospectus », décembre 1923, document d'archive cité par Bernard Poli dans *Ford Madox Ford and the Transatlantic Review*, Syracuse (N. Y.), Syracuse University Press, 1967, p. 37 : « *The aim of the Review is to help in bringing about a state of things in which it will be considered that there are no English, no French – for the matter of that, no Russian, Italian, Asiatic or Teutonic – Literatures : there will be only Literature... When that day arrives we shall have a league of nations no diplomatists shall destroy, for into its comity no representatives of commercial interests or delimitators of frontiers can break.* »

Review existe, un homme juste à Sodome, pour rétablir si possible l'équilibre »⁸. Contre la barbarie de la guerre et l'impuissance des politiques, *The transatlantic review* se définit comme un espace de réforme radicale au service d'une refondation humaniste du monde et de l'homme. Ce modèle utopique est lié à la nature même des « petites revues », qui, rappelons-le, naissent par opposition à un système dominant, celui des grandes revues commerciales ; on le retrouve ainsi dans une revue comme *transition*, qui avait également failli s'intituler *Bridge* [*Passerelle*] ou *Continents*. Le cosmopolitisme déclaré de la *transatlantic* (dans les faits, Ford Madox Ford s'intéressera surtout aux littératures française et anglaise) s'appuie sur un réseau international d'artistes et d'écrivains coutumiers des revues d'exil, sur une structure éditoriale permettant à la revue de paraître simultanément à Paris, à Londres et à New York, mais aussi sur une importante rubrique, intitulée, en français, « Chroniques », qui inclut presque systématiquement une lettre de Paris, une lettre des États-Unis, et une lettre de Londres. Ainsi, dans un contexte politique traumatique, le recours à la chronique étrangère semble permettre à des revues comme *Europe*, *La Revue européenne* ou la *transatlantic* de réaffirmer les valeurs humanistes véhiculées, au moins depuis la fin du XIX^e siècle, par un genre établi du paysage revuiste français.

DEFINIR UN GENRE CRITIQUE, DEFINIR UN GENIE NATIONAL

De la même manière, la chronique étrangère continue à permettre aux intellectuels de tenter de définir un génie national dans un espace mondial de plus en plus resserré. La puissance et la proximité croissantes des États-Unis en font un sujet de prédilection. Ils fascinent et terrorisent, comme le révèle l'extraordinaire « Prière au Woolworth Building » de René Lalou, publiée dans *Europe* en décembre 1924. La séduction est évidente, et s'exprime notamment par un lyrisme débridé :

Dès lors j'ai conçu le désir de te parler, quelque jour, avec la voix d'un homme libre. À présent, en plein océan, sur le bateau qui m'éloigne de toi, il me semble que le temps nous rapproche dans ce recul de l'espace et je t'invoque, Woolworth Building, prince des gratte-ciels new-yorkais.

Elle va de pair avec une aversion indéfinie : « Et comme Français aussi je sens parfois en moi une espèce de devoir de te détester, bâtiment amical de ma rêverie. » Curieusement, c'est finalement moins les États-Unis, ou les Américains, que Lalou tente de cerner, que la France et les Français, dont il livre un portrait en creux :

⁸ Ford Madox Ford, « Chroniques », *The transatlantic review*, vol. I, n° 4, April 1924, p. 200: « *The We of the Transatlantic Review exists, a just man in Sodom, if possible to redress the balance* ».

Les voyageurs qu'un demi-dollar hisse à ton sommet t'ont probablement raconté qu'il existe, là-bas, dans un pays qui pour toi est déjà l'Orient, une race partagée entre la création et la critique, race sensible et plus encore intelligente, perpétuellement anxieuse d'éclairer, de classer les idées.

À ce portrait en creux positif de ses compatriotes – et de lui-même – s'ajoute une pique perverse contre les Américains : « Les amis que je viens de quitter dans ta cité mais dont rien ne me sépare dans la cité de l'intelligence, mes amis américains accepteront l'hommage et comprendront la réticence. » En fin de compte, c'est un ton condescendant et une posture de supériorité qui affleurent, témoignant de l'ambivalence potentielle de la chronique étrangère, entre ouverture à l'autre et affirmation de sa propre supériorité. De façon intéressante, la question de la définition de l'autre et de soi-même se double de celle de la définition de la forme même par laquelle ces définitions sont tentées. Il serait sans doute exagéré de dire que René Lalou cherche véritablement à définir la nature de l'exercice qui lui a été confié – il est trop sûr de lui pour cela. Mais on observe, au détour d'une phrase, la tentative d'allier données historiques et vocation romantique, même si, contrairement au programme annoncé, le lyrisme l'emporte largement sur l'aspect informatif : « Prière sur le Woolworth Building devrais-je évidemment inscrire pour marquer une obéissance aux lois romantiques du jeu. Mais ceci n'est plus un jeu, la fidélité littéraire doit céder le pas à l'exactitude. »⁹.

En revanche, le critique littéraire américain Gorham B. Munson (co-fondateur de la revue d'exil *Secession* en 1922) s'interroge explicitement dans le numéro d'avril 1925 d'*Europe* sur le genre même de la chronique : « Je suis partagé entre deux sentiments, devant ma feuille de papier. La demande que l'on m'a faite d'envoyer à cette revue une série de Chroniques sur les choses littéraires en Amérique, me ravit, et me voici troublé parce que je ne distingue pas avec une absolue clarté de quelle nature doit être ma chronique. » Après avoir lu nombre de chroniques, dit-il (dont celle de René Lalou ?), il rejette autant les « documents fortement marqués au coin du "moi" et destinés à mettre en valeur les traits particuliers de celui qui écrivait » que ceux « surtout d'ordre critique et [qui] auraient pu tout aussi bien paraître comme essais ». Il décide de s'en tenir à « fournir de bons renseignements, nets et significatifs, sur ce qui se passe dans la littérature américaine »¹⁰, tout en reconnaissant qu'on ne peut éviter une certaine subjectivité critique.

⁹ René Lalou, « Prière au Woolworth Building », *Europe*, n° 24, 15 décembre 1924, p. 491-493.

¹⁰ Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, n° 28, 15 avril 1925, p. 496.

Nombreux sont les chroniqueurs qui, face à leur première chronique, s'interrogent sur la nature de l'exercice. Dans sa « Lettre de Belgique » publiée dans la *transatlantic* en décembre 1924, Henri Michaux, pour définir sa vision de la chronique étrangère, choisit cette analogie : « L'automne venu, l'homme des champs s'en va mettre en jugement l'été, lui demander des comptes, ce qu'il a fait pour lui, et récoltes et dégâts. Je veux entreprendre un travail analogue. » Le bilan que propose Michaux, dans un style très simple, consiste à tenter de cerner le caractère belge (« Le Belge a peur de la prétention [...] »¹¹), puis à présenter, assez simplement et de manière positive, des romanciers, poètes, revues et pièces de théâtre belges. Les auteurs s'interrogent sur le style de la chronique étrangère, son contenu, voire sa place dans l'économie de la revue. Ainsi, l'éditorial du deuxième numéro de la *transatlantic*, en février 1924, est rebaptisé « London Letter » dans la table des matières. Par ailleurs, la « Lettre de Paris » du numéro suivant, signée Jean Cassou, porte sur « Un poète espagnol contemporain : Antonio Machado », tandis que, dans la chronique américaine intitulée « And from New York », Harold Stearns parle de Marseille. La chronique étrangère, comme la chronique en général, s'accommode donc de configurations très variables, au gré des disponibilités, des ressources et des envies des uns et des autres, offrant ainsi à ses auteurs un grand espace de liberté. Il ne s'agit pas là d'une situation nouvelle. La définition de la chronique pose déjà problème lorsqu'on regarde de plus près les « Lettres de Paris » que Zola publie dans *Le Messager de l'Europe* : parmi ses soixante-quatre articles se trouvent une douzaine de textes de fiction, contes ou nouvelles, environ quarante chroniques de la vie littéraire et théâtrale, des salons de peinture, et une douzaine de descriptions de la société française contemporaine.

AMERICANOPHOBIE, AMERICANOPHILIE

Les chroniques américaines publiées dans les revues françaises montrent que le rejet des États-Unis dont témoigne Lalou dans sa chronique pour *Europe* en décembre 1924 est loin de constituer un fait isolé. *La NRF* contient ainsi très peu d'interventions sur la littérature américaine ; l'article de Larbaud sur le poète Vachel Lindsay en avril 1920, publié dans la rubrique « Lettres américaines », fait figure d'exception. Les contributions portant sur les littératures anglaise ou allemande sont plus nombreuses. Les propos de T. S. Eliot dans sa « Lettre d'Angleterre », en mai 1922, ne sont peut-être pas étrangers à cette situation. Eliot écrit en effet :

¹¹ Henri Michaux, « Lettre de Belgique », *The transatlantic review*, vol. II, n° 12, December 1924, p. 678-679.

Si l'on juge leur importance artistique véritable, je ne suis pas enclin à accorder à nos contemporains en Amérique autant de valeur qu'ils s'en attribuent. Leurs œuvres sont intéressantes, – et l'on se rend bien compte pourquoi pour des Américains elles ont une importance souveraine – mais elles sont intéressantes en tant que symptômes. [...] Il y a en Amérique plusieurs romanciers de talent d'un intérêt local ; plusieurs critiques de grand talent, mais dont les forces s'emploient surtout à ramener à l'ordre les vices et la stupidité de leur propre nation. C'est là un travail fort utile à accomplir, auquel nous devons peut-être un jour des fruits précieux, mais qui ne présente pas grand intérêt pour l'étranger ¹².

Jusqu'à la fin des années 1920, l'actualité littéraire américaine n'est pas vraiment prise en compte dans *La NRF* : on s'intéresse plutôt à une réaction américaine à la mort de Proust, ou à *La Désobéissance civile* de Thoreau, récemment traduit par Léon Bazalgette. Par ailleurs, ces informations font l'objet de notes de lecture plus que de chroniques. À partir de 1928, la littérature américaine suscite un peu plus d'intérêt. Quelques nouveautés sont présentées au lecteur, comme l'anthologie de la nouvelle poésie américaine d'Eugène Jolas, deux romans d'Ernest Hemingway, des poèmes d'ouvriers américains, ou encore *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas* de Gertrude Stein. Dans *La NRF* comme dans d'autres revues, en particulier *Europe*, la critique des États-Unis provient souvent des chroniqueurs américains eux-mêmes. Tandis que Lalou ne se privait pas d'envoyer des piques à ses « amis » américains dans sa chronique de décembre 1924, Munson, dans sa chronique d'avril 1925, succombe au complexe d'infériorité dont font preuve nombre d'Américains de l'époque (aidés en cela par le regard français sur leur propre pays) : « Vous avez la compréhension la plus nette du fond sur lequel se détache votre littérature moderne, à vous autres Européens. [...] Nous, de notre côté, n'avons point cette habitude de voir les choses en gros. » ¹³. En mars 1926, le même Munson verse dans l'ambivalence traditionnelle, quoique violente, qu'intellectuels américains et français entretiennent par rapport aux États-Unis :

[L'Amérique] est à même de se consacrer au renouvellement de la culture, en un mot, à la création d'une renaissance. C'est pourquoi elle a de graves responsabilités au point de vue de la culture : car elle est la seule à pouvoir les assumer. Mais supposons que l'Amérique se cristallise à présent, qu'aurions-nous ? Un monstre. Une civilisation guidée par ses émotions et ses instincts inférieurs. [...] Si ce peuple-enfant, tumultueux, endurci, avec sa puissance économique, se trouvait placé à la tête de la culture occidentale, on peut imaginer le résultat. L'Amérique, dieu merci, est encore chaotique, informe, et notre premier devoir, ici, est de la garder comme telle un certain temps [...] ¹⁴.

¹² T. S. Eliot, « Lettre d'Angleterre », *La NRF*, n° 104, mai 1922, p. 622.

¹³ Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, n° 28, 15 avril 1925, p. 496.

¹⁴ Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, n° 39, 15 mars 1926, p. 422-424.

En août 1932, le travail d'autodénigrement continue, dans une chronique intitulée « Le roman d'après-guerre aux États-Unis » : « Aucun des nôtres ne peut être comparé aux véritables maîtres du roman, comme Joyce, Proust, Mann, et de plus je dirais que le roman contemporain américain est médiocre. »¹⁵. Ce regard sur les États-Unis est également soutenu par de nombreuses interventions de Waldo Frank, essayiste américain lui aussi très critique à l'égard des États-Unis, ainsi que par Aron et Dandieu, auteurs en 1931 du *Cancer américain*, dont Albert Crémieux, alors directeur d'*Europe*, dit en novembre de la même année qu'ils « se sont intégrés aux collaborateurs qui composent notre équipe »¹⁶. Dans ce contexte, la publication, en octobre 1934, d'une chronique de Soupault, intitulée « La nouvelle littérature américaine », détonne :

Il ne faut pas négliger, tant au point de vue critique qu'au point de vue esthétique, l'importance du rapprochement des écrivains d'avant-garde américains et des écoles françaises au moment de leur explosion. [...] Il n'est pas imprudent d'affirmer qu'une littérature est en pleine floraison lorsqu'elle suscite un grand mouvement poétique. Cette poésie ne doit rien aux poésies européennes¹⁷.

L'américanophilie de Soupault reste minoritaire au sein d'une intelligentsia française et même américaine qui voit souvent dans les États-Unis l'avatar le plus abouti d'un « âge de la machine » menaçant de détruire le patrimoine culturel occidental.

POETIQUES URBAINES

Si les chroniques étrangères s'attachent largement à peindre un génie national et à en citer les productions contemporaines les plus significatives, elles ont également tendance à ancrer le caractère national dans un espace matériel, presque toujours urbain. C'est ainsi que John Gould Fletcher écrit dans une chronique anglaise publiée en mai 1925 dans *Europe* :

La différence entre Paris et Londres [...], c'est qu'à Paris les rues sont transformées en une immense taverne, où tout le monde se rencontre, tandis qu'à Londres les gens se servent des rues tout bonnement pour se rendre où ils ont affaire. Cette différence est importante pour qui désire comprendre le caractère anglais. Londres renferme plus d'humanité qu'aucune autre grande ville au monde. Pourtant on n'y vit pas en société. [...] Qu'une littérature existe encore dans de pareilles conditions est à beaucoup d'égards, surprenant¹⁸.

¹⁵ Gorham B. Munson, « Chronique américaine », *Europe*, n° 116, 15 août 1932, p. 621.

¹⁶ Albert Crémieux, « Comptes rendus », *Europe*, n° 116, 15 novembre 1931, p. 452.

¹⁷ Philippe Soupault, « La nouvelle littérature américaine », *Europe*, n° 142, 15 octobre 1934, p. 274.

¹⁸ John Gould Fletcher, « Chronique anglaise », *Europe*, n° 29, 15 mai 1925, p. 105.

En septembre 1924, dans la *transatlantic*, J. Isaacs ouvre la chronique anglaise en voyant également dans les rues de Londres un « symptôme » : « Les rues font constamment l'objet de travaux à Londres. En tant que symptôme, c'est un fait qui a son importance. »¹⁹. À l'instar de nombreux romans contemporains de la modernité occidentale – *Berlin Alexanderplatz*, *Finnegans Wake*, et de nombreuses œuvres surréalistes, qu'il s'agisse de *Nadja*, de *Frontières humaines*, de *La Liberté ou l'amour !*, ou bien des *Dernières Nuits de Paris* –, il n'est pas rare que les chroniques étrangères s'appuient sur la place centrale de la ville et de la déambulation dans l'imaginaire de la modernité de l'époque. Ainsi, à partir de novembre 1924, et pendant un peu plus d'un an, Eugène Jolas, qui deviendra par la suite directeur de *transition*, travaille pour l'édition parisienne de *The Chicago Tribune*, où il a la charge, toutes les deux semaines, d'une chronique étrangère intitulée « Rambles through Literary Paris » [« Flâneries à travers le Paris littéraire »]. Un chroniqueur comme Paul Morand ne boude pas le plaisir qu'il éprouve à se transformer en guide touristique. Dans sa « Paris Letter » de septembre 1925 pour *The Dial*, il emmène le lecteur américain à Rouen, sur les traces de Jeanne d'Arc, mêlant allusions historiques non dénuées de pathos – « j'ai visité à Rouen la Place du Vieux Marché où elle a été brûlée et où son âme s'est élevée en fumée vers des cieux alourdis par les nuages de Normandie » – et peintures pittoresques : « les étals regorgeaient de poisson frais, de crabes et de volailles de Rouen. » Et ce n'est pas sans un certain snobisme qu'il poursuit en versant dans la critique gastronomique : « Je joins maintenant à la critique littéraire des considérations gastronomiques et recommande imprudemment à mes lecteurs (ce qu'un gourmand ne devrait jamais faire) de se rendre à l'Hôtel de la Couronne, en laissant les autres hôtels à d'autres touristes. »²⁰. Le regard d'un surréaliste comme Soupault donne une nouvelle dimension à la visite guidée de la ville, en lui associant une poétique de l'errance. Dans sa « Lettre de Paris » de la *transatlantic*, en février 1924, il propose une déambulation dans Paris au rythme de la marche : « Secouons toute cette cendre et promenons-nous encore dans ce Paris de 1923-4 qui cache tant de choses divertissantes. »²¹. Comme en réponse à cette chronique parisienne, la chronique new-

¹⁹ J. Isaacs, « Chronique », *The transatlantic review*, vol. II, n° 9, September 1924, p. 295 : « *The roads are always under repair in London. As a symptom this is important.* ».

²⁰ Paul Morand, « Paris Letter », *The Dial*, vol. LXXIX, n° 3, September 1925, p. 232 : « *I visited in Rouen the Place du Vieux Marché where she was burned and where her soul rose in smoke to a heaven burdened with Normandy clouds. [...] Fresh fish, crabs, and Rouen poultry were displayed there [...]. I now supplement literature with a gastronomic anew, imprudently advising my readers (as a gourmand should never do) to go also to the Hôtel de la Couronne, consigning the other hotels to other tourists.* »

²¹ Philippe Soupault, « Lettre de Paris », *The transatlantic review*, vol. I, n° 2, February 1924, p. 78.

yorkaise de Jeanne Foster dans le numéro suivant propose un parcours tout aussi poétique à travers l'état de New York, cette fois-ci en voiture ²².

LA CHRONIQUE ETRANGERE ENTRE CONVENTIONS ET REBELLION

Le contraste de ton entre la chronique étrangère de Morand pour *The Dial* et celle de Soupault pour la *transatlantic* révèle un ton différent d'une revue à l'autre. *The Dial*, revue moderniste phare, publiée à New York entre 1920 et 1929, et connue pour avoir publié des œuvres aussi importantes que *La Terre vaine*, les *Cantos*, et *Mort à Venise*, a souvent été rejetée comme trop classique, trop prudente par ses compétitrices. Gorham B. Munson, le directeur de *Secession*, revue américaine publiée essentiellement en Europe entre 1922 et 1924, prévient ses lecteurs dans son premier éditorial : « *Secession* est faite pour les écrivains qui s'intéressent à la recherche de nouvelles formes. Elle espère qu'il existe pour elle un public américain qui a dépassé la fiction et la poésie de Sinclair Lewis et de Sherwood Anderson, ainsi que la critique de Paul Rosenfeld et de Louis Untermeyer. » *The Dial*, dont Munson dit qu'elle est « généralement considérée comme LA revue littéraire américaine », est clairement visée. Selon Munson, *The Dial* est restée au milieu du gué. Elle a le tort de n'être ni une revue commerciale, ni une revue avant-gardiste : « Ce serait moins compromettant de prendre l'une ou l'autre direction. Restez sur la terre ferme comme *The Atlantic Monthly*, ou plongez la tête la première dans le flot contemporain. Si vous avez envie d'une bonne douche, enlevez votre ceinture de sécurité ! » ²³. Ezra Pound explique cet état de fait par une comparaison éclairante : « Autant que je puisse en juger maintenant, *The Dial* voulait être aux États-Unis ce que le *Mercure* avait été en France. Il était cependant plus conservateur que ne l'avait été le *Mercure* dans ses meilleurs jours. » ²⁴. Et de fait, *The Dial* publie des chroniques étrangères de très bonne facture (signées de grands noms de la littérature comme T. S. Eliot, Thomas Mann, ou José Ortega y Gasset), mais aussi très formelles. En témoigne le ton caractéristique de la lettre londonienne d'Edward Shanks en août 1920 : « On raconte que feu Monsieur Joseph Chamberlain, revenant d'Afrique du Sud sous le lointain règne d'Édouard,

²² Jeanne Forster, « And from the United States », *The transatlantic review*, vol. I, n° 3, March 1924, p. 71.

²³ Gorham B. Munson, *Secession*, n° 1, Spring 1922, p. 15-19 et p. 22-24 : « *Secession exists for those writers who are preoccupied with researches for new forms. It hopes that there is ready for it an American public which has advanced beyond the fiction and poetry of Sinclair Lewis and Sherwood Anderson and the criticism of Paul Rosenfeld and Louis Untermeyer.* » ; « *It would be less compromising to go one way or the other. Stay on dry land like The Atlantic Monthly or leap headfirst into the contemporary stream. If you wish a good swim, take off your seat-belt !* »

²⁴ Ezra Pound, « Small Magazines », *The English Journal*, vol. XIX, n° 9, November 1930, p. 696 : « *As nearly as I can now discern, The Dial wanted to be in America what the Mercure had been in France. It was, however, more retroactive than the Mercure had been in its better days.* »

où sa politique, pour parler de manière mesurée, n'avait pas été entièrement couronnée de succès – on raconte donc de Monsieur Chamberlain, qu'à ce tournant de sa carrière [...]. »²⁵.

On est loin de la grande impertinence dont fait preuve Hemingway dans ses chroniques étrangères pour la *transatlantic*. Dans le n° 5 de la revue, Hemingway met violemment en cause l'intérêt même de la rubrique en usant de la satire. Pour cela, il parodie les chroniques mondaines : « Djuna Barnes, qui est, selon ses éditeurs, cette personnalité légendaire qui domine depuis un siècle la vie intellectuelle nocturne européenne, est en ville. Je ne l'ai jamais rencontrée, ni lu ses livres, mais elle a l'air gentil. » Le propos est de plus en plus outré, et on apprend finalement qu'« Épinard, le cheval de course, est, aux dires de M. Sparrow Robertson, le critique sportif, en bonne santé. » Le titre de la chronique nous met déjà sur la voie, puisque Hemingway inverse le traditionnel « And from the United States » en « To the United States », moquant les contraintes du genre, voire l'artifice d'un exercice qui n'a pas les moyens de ses ambitions – la revue faisant appel (faute de mieux ?) à un chroniqueur qui n'est pas aux États-Unis. Son cynisme en dit long sur la liberté d'expression qui règne dans les « petites revues » rebelles de l'époque : « Si cette lettre est acceptée, cela veut dire cent cinquante francs dans ma poche [...]. »

Ce que cette première intervention d'Hemingway dans la *transatlantic* révèle, c'est la tension qui existe entre lui et son directeur, Ford Madox Ford. Tel Maupassant et bien d'autres, Hemingway, alors âgé de 25 ans, avait accepté de prendre en charge la chronique américaine pour des raisons financières, mais méprisait au fond cette activité. Il l'écrit dans cette première chronique : « Pour chaque écrivain fabriqué aux États-Unis, on y fabrique onze critiques. »²⁶. Mais la tension entre les deux hommes était plus profonde : une lutte de pouvoir se jouait derrière les impertinences d'Hemingway. Comme l'explique Elena Lamberti, c'est Pound qui avait encouragé Ford à prendre Hemingway pour assistant. Les deux hommes, ainsi que John Quinn, le mécène américain qui soutenait financièrement la *transatlantic*, œuvraient ainsi à la diffusion de la nouvelle littérature américaine, tandis que son directeur était plus enclin à promouvoir les littératures de part et d'autre de la

²⁵ Edward Shanks, « London Letter », *The Dial*, vol. LXXIX, n° 2, August 1920, p. 152 : « *It is told that the late Mr Joseph Chamberlain, returning in far-off Edwardian days from South Africa, where his policy, to speak with restraint, had not been at all points successful – it is told of Mr Chamberlain, I say, that at this moment in his career [...].* »

²⁶ Ernest Hemingway, « And to the United States », *The transatlantic review*, vol. I, n° 5, May 1924, p. 355 : « *Djuna Barnes, who, according to her publishers is that legendary personality that has dominated the intellectual night-life of Europe for a century is in town. I have never met her, nor read her books, but she looks nice.* » « *Epinard, the race-horse, is reported by Mr Sparrow Robertson the sporting writer, to be fit and well.* » « *If this letter is accepted that means one hundred and fifty francs [...].* » « *For every writer produced in America there are produced eleven critics.* »

Manche²⁷. C'est le n° 7 qui fait éclater au grand jour les différences de perspective entre Hemingway et Ford, Ford confiant à Hemingway la direction de la revue le temps d'un voyage aux États-Unis. Hemingway en profite pour publier un grand nombre d'écrivains américains et écrire une chronique américaine qui s'apparente à une distribution de claques à l'endroit de la jeune littérature française : Cocteau, les dadaïstes, en particulier Tzara, sont ridiculisés. Dans le numéro suivant, Ford exprime sa colère avec beaucoup de retenue : « On permettra bientôt à d'autres travaux d'écrivains anglais et français de se faire de nouveau une petite place dans nos pages. »²⁸. Mais la chronique d'Hemingway, dans le n° 9, est le théâtre d'une guerre ouverte. Intitulée « Pamplona Letter » [« Lettre de Pampelune »], elle est adressée à Ford, que Hemingway ne ménage pas. Après avoir indiqué comme référence de lieu « Republic of Letters » [« République des lettres »], ce qui moque à n'en pas douter le rêve utopique de Ford, Hemingway attaque bille en tête : « Tu veux quelque chose de Pampelune, parce que c'est un nom qui fait tellement chic dans la revue. [...] Tu vois à quel point je n'ai pas envie d'écrire sur Pampelune ? [...] D'accord, on va assassiner Pampelune pour ajouter un joli mot de plus sur la couverture. » Le conflit concerne précisément les conventions et le snobisme de la chronique étrangère. Ce qu'Hemingway remet en cause, c'est la double appartenance de la chronique étrangère au journalisme – pour l'écriture – et à la littérature – pour la structure –, sans avantage aucun, selon lui, puisque la rémunération offerte pour sa rédaction n'est pas à la hauteur du sacrifice consenti. Hemingway s'insurge également contre la domination culturelle et le tourisme de masse qui peuvent résulter de la publication des chroniques étrangères : « *Really I can't write anything more. It's no good. Either it would bore a lot of people or else next year Cooks would be running tours down there.* » cette citation en anglais devrait être en note de bas de page – « Vraiment, je ne peux y ajouter un mot de plus. Ça ne servirait à rien. Ou bien ça ennuerait des tas de gens, ou bien Cooks y organiserait des voyages l'année prochaine. » De manière assez perfide, il révèle le véritable enjeu de sa querelle avec Ford : « On est quittes maintenant à propos de X ? Si ce n'est pas le cas, rappelle-toi que c'est toi qui as publié W [...]. » Ford contre-attaque en insérant des notes éditoriales (entre parenthèses et en italique) dans le texte d'Hemingway, ce qui lui permet de se poser en gentleman, puisqu'il ne censure pas son chroniqueur, tout en essayant de mettre le lecteur de son côté. Ainsi, il ponctue d'un ironique « *Merci !* », visant

²⁷ Elena Lamberti, « "Wandering Yankees" : The transatlantic review or How the Americans Came to Europe », dans *Ford Madox Ford, Modernist Magazines and Editing*, dir. Jason Harding, Amsterdam, Rodopi, 2010, p. 219-220.

²⁸ Ford Madox Ford, « And from the United States », *The transatlantic review*, vol. II, n° 8, August 1924, p. 213 : « *Other works of English and French writers will also be again allowed to creep in.* »

probablement à dénoncer le snobisme d'Hemingway, cette phrase maladroite : « Pratiquement tous ceux qui méritaient d'être à Pampelune y étaient cette année. »²⁹.

LA CHRONIQUE ETRANGERE, UN GENRE DE L'ENTRE-DEUX

La rébellion d'Hemingway au sein de sa chronique étrangère, et contre elle, est révélatrice. Dans l'entre-deux-guerres, la chronique étrangère trouve difficilement sa place dans les revues les plus avant-gardistes, ou s'identifiant comme telles. Ainsi, pas de chronique étrangère dans *The Little Review*, *transition*, *Secession*, *Contact*, *Broom*, *This Quarter*, et bien d'autres revues. Plusieurs raisons concourent à expliquer cet état de fait. Tout d'abord, la chronique étrangère coûte cher. Souvent traduite, pour ne pas risquer de passer à côté de son lectorat, elle suppose, comme son nom l'indique, une certaine récurrence, au moins sur le papier. Par ailleurs, elle a à voir avec l'autorité et la centralité. Un peu comme la préface, elle suppose un ton plus personnel que d'autres textes critiques et vaut par le statut de la voix qui la porte. La plupart des directeurs de revue, lorsque c'est possible, s'adressent pour ces rubriques à des figures établies : des écrivains connus (Mann, Joyce, etc.) ou bien des personnalités qui ont fait leurs preuves, par exemple comme directeurs de revues (Gorham B. Munson). À cet égard, le cas du *Dial* est révélateur. L'est aussi celui de *Bifur*, revue luxueuse, richement financée, publiée entre 1929 et 1931, dont le directeur, Pierre Lévy, homme de goût et d'argent, souhaitait, comme l'explique Jacqueline Leiner, rivaliser avec *Commerce*. Ses conseillers étrangers se nomment Bruno Barilli, Gottfried Benn, James Joyce, William Carlos Williams, Ramon Gomez de la Serna, ou encore Boris Pilniak. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs une certaine audace littéraire. Comme l'écrit Jacqueline Leiner :

Si certains correspondants, tels Joyce, ne prirent jamais "leur boulot au sérieux", d'autres, comme Pilniak ou William Carlos Williams, se dépensèrent sans compter et mirent la revue en contact, le premier avec des écrivains soviétiques alors inconnus en France, le deuxième avec des Noirs américains devenus célèbres, tels Jean Toomer et Langston Hughes³⁰.

Ce qui tend à déterminer la présence de chroniques étrangères dans les revues, ce n'est finalement pas la belle tenue de ces revues, ni même une réticence à la nouveauté littéraire. C'est plutôt, peut-être plus encore qu'une question d'argent – question bien réelle, qu'il ne

²⁹ Ernest Hemingway, « Pamplona Letter », *The transatlantic review*, vol. II, n° 9, September 1924, p. 300-302 : « You want something from Pamplona, because it is such a lovely name to have in the review. [...] Can you see how much I do not want to write about it ? [...] All right, we will now murder Pamplona to add one more nice word to the cover. » « Now are we square about X ? If not, remember that you yourself printed W [...]. » « Practically all the people that deserved to be at Pamplona were there this year. »

³⁰ Jacqueline Leiner, « Préface », *Bifur*, Paris, Jean-Michel Place, 1976, p. XII (rééd. en fac-similé).

faudrait négliger –, une façon de se positionner dans le champ littéraire, une façon de se percevoir (à tort ou à raison) comme « avant-gardiste ». Le cas de la *transatlantic* est intéressant, car il en dit long sur les tensions internes aux revues : Ford Madox Ford a en tête un idéal de revue bien plus classique que ce n'est le cas pour Hemingway, et derrière lui, Pound. Publier une chronique étrangère, c'est aussi bien souvent, inconsciemment au moins, se placer au centre, parler depuis sa culture nationale, en ordonnant autour de soi – ou en dessous de soi, en les hiérarchisant entre elles – les autres cultures. La chronique de René Lalou sur le Woolworth Building dans *Europe* est un cas extrême, mais pas isolé, surtout en ce qui concerne les États-Unis. Finalement, la chronique étrangère trouve bien plus facilement sa place dans une revue qui se projette comme établie (le *Mercure*, *Europe*, *The Dial*, *Bifur*, *La NRF*) que dans une « petite » revue, qui se définit par sa « minorité », par sa position d'« outsider ». Ce qui n'empêche bien sûr pas ces revues de jouer un rôle de passeur entre les cultures, bien au contraire ; mais elles le font souvent *via* des formes plus souples, moins systématisées que la chronique étrangère, que ce soit la traduction, certaines remarques éditoriales, toutes sortes de commentaires et d'essais de longueur et de forme variables, la publication de textes écrits à la manière de tel ou tel auteur étranger, etc.

Est-ce à dire que la chronique étrangère appartient à l'univers de l'*establishment*, et ne concerne d'aucune manière les propositions les plus intéressantes faites par les revues de la période ? Non, bien sûr. Le cas de la *transatlantic* est à cet égard édifiant. Le biais de la chronique étrangère permet de voir le paysage revuiste de l'époque dans ses continuités, plus que dans ses oppositions. Ezra Pound considérait *The Dial* comme un héritier du *Mercure* ; Ford Madox Ford était également fasciné par le *Mercure*, en qui il voyait, comme le souligne Mark Morrisson, « une incarnation de l'esprit des Lumières »³¹. Non seulement le modernisme anglo-américain est extrêmement varié, et ne se confond pas avec l'avant-gardisme, mais il est aussi intéressant de noter que les passages et les superpositions sont nombreux entre les revues françaises et les revues anglo-américaines, entre les revues de l'entre-deux-guerres et celles de la fin du XIX^e siècle, entre les valeurs humanistes et les préoccupations plus mondaines qui se dégagent de la lecture des chroniques étrangères. À bien des égards la chronique étrangère est une forme de l'entre-deux, renvoyant poétiquement à un autre toujours absent, que cet autre soit temporel, spatial, ou culturel. En mai 1939, C.-G. Paulding écrivait dans *Esprit* : « Le malheur, c'est que pour connaître un pays, il faut y vivre,

³¹ Mark Morrisson, « The Myth of the Whole : Ford's *English Review*, the *Mercure de France*, and Early British Modernism » [« Le mythe de la totalité : la *English Review* de Ford, le *Mercure de France*, et le premier modernisme britannique »], *English Literary History*, vol. LXIII, n° 2, Summer 1996, p. 514.

et une fois qu'on y vit, tout paraît moins clair que du dehors. »³². La chronique étrangère semble toujours naviguer entre chien et loup. Elle est, comme nulle autre forme de passage, ce lien fragile et émouvant d'une rive à l'autre des deux mondes. En témoigne cet extrait d'une chronique italienne de Raffaello Piccoli, dans *The Dial*, en janvier 1925 :

L'Amérique et l'Europe se dressent désormais dans mon imaginaire comme deux amis qui mènent des vies distinctes dans la journée et se retrouvent seulement au crépuscule ; qui reconnaissent encore la voix de l'autre, bien que le son en devienne chaque nuit plus étrange et plus distant, mais qui oublie très vite les traits de son visage³³.

BIBLIOGRAPHIE DE REFERENCE

Jacqueline Leiner, préface à la réédition de *Bifur*, Paris, Jean-Michel Place, 1976, p. V-XIV.

Mark Morrisson, « The Myth of the Whole : Ford's *English Review*, the *Mercure de France*, and Early British Modernism », *English Literary History*, vol. LXIII, n° 2, été 1996, p. 513-533.

Ezra Pound, « Small Magazines », *The English Journal*, vol. XIX, n° 9, novembre 1930, p. 689-704.

INDEX DES NOMS

Anderson, Sherwood
Arcos, René
Aron, Robert
Attridge, John
Barilli, Bruno
Barnes, Djuna
Bazalgette, Léon
Benn, Gottfried
Brooker, Peter
Brooks, Van Wyck
Buck, Pearl
Cassou, Jean
Chamberlain, Joseph
Champfleury (Husson, Jules, dit)

³² C.-G. Paulding, « Livres récents sur l'Amérique », *Esprit*, n° 80, mai 1939, p. 108.

³³ Raffaello Piccoli, « Italian Letter », *The Dial*, vol. LXXVIII, n° 1, January 1925, p. 43 : « *America and Europe stand now in my imagination like two friends having separate lives during the day, meeting in darkness only : who still know each other's voice, though the sound becomes stranger and more remote every night, but are rapidly forgetting the lines of each other's face.* »

Cocteau, Jean
Cook, Thomas
Crémieux, Albert
Dandieu, Arnaud
Édouard VIII,
Eliot, Thomas Stearns
Flaubert, Gustave
Fletcher, John Gould
Ford, Ford Madox
Foster, Jeanne
France, Anatole
Frank, Waldo
Gomez de la Serna, Ramón
Goncourt, Edmond et Jules
Hammett, Dashiell
Harding, Jason
Hemingway, Ernest
Hughes, Langston
Isaacs, J.
Jaloux, Edmond
Jeanne d'Arc,
Jolas, Eugène
Joyce, James
Lalou, René
Lamberti, Elena
Larbaud, Valéry
Leiner, Jacqueline
Lévy, Pierre
Lewis, Sinclair
Lindsay, Vachel
Ludwig, Emil
Machado, Antonio
Mann, Thomas
Maupassant, Guy de
McAlmon, Robert
Michaux, Henri
Mirbeau, Octave
Morand, Paul
Morrison, Mark
Munson, Gorham B.
Ortega y Gasset, José
Paulding, C.-G. (C. Gouverneur)
Piccoli, Raffaello
Pierre-Quint, Léon

Pilniak, Boris
Poli, Bernard
Pound, Ezra
Proust, Marcel
Quinn, John
Robertson, Sparrow
Rodker, John
Rolland, Romain
Romains, Jules
Rosenfeld, Paul
Shanks, Edward
Sinclair, Upton
Soupault, Philippe
Stearns, Harold
Stein, Gertrude
Thacker, Andrew
Thoreau, Henry David
Toomer, Jean
Tzara, Tristan
Untermeyer, Louis
Villiers de L'Isle Adam, Auguste
Wilfert-Portal, Blaise
Williams, William Carlos
Zola, Émile

Index des revues

Atlantic Monthly (The), puis *The Atlantic* (Boston, 1857-)
Bifur (Paris, 1929-1931)
Broom, An International Magazine of the Arts (Rome, Berlin et New York, 1921-1924)
Chicago Tribune (The) (Chicago, 1847-)
Contact (New York, 1920-1923)
Dial (The), A Monthly Index of Current Literature (Chicago, 1880-1916 ; puis New York, 1916-1929)
Écho de Paris (L') (Paris, 1884-1944)
Esprit (Paris, 1932-)
Europe (Paris, 1923-)
Figaro (Le) (Paris, 1826-)
Gaulois (Le) (Paris, 1868-1929)
Gil Blas (Paris, 1879-1914)
Little Review (The), A Magazine of the Arts Making No Compromise with the Public Taste, ed. Margaret C. Anderson (Chicago, New York, Paris, mars 1914-mai 1929)
Mercure de France, série moderne, dir. Alfred Vallette (Paris, 1890-1965, mensuel 1890-1904, bimensuel 1905-1939, de nouveau mensuel oct. 1939-1965)
Messenger de l'Europe (Le) (Saint-Petersbourg ?, 1866-1918-

Nouvelle Revue française (La), Revue mensuelle de littérature et de critique (Paris, 15 nov. 1908 ; juin 1909-août 1914, n° 1-68 ; juin 1919-juin 1943, n° 69-352 ; n.s., janv. 1953-)
Revue européenne (La) (Paris, 1923-1931)
Secession (Vienne, Berlin, Reutte, Florence, New York, 1922-1924)
This Quarter (Paris, Milan et Monte Carlo, 1925-1932, vol. I, n° 1-vol. V, n° 2)
transatlantic review (The) (Paris, 1924-1925)
transition (Paris, 1927-1938)